

# Lausanne, le 9 juin 1887

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 24

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189836>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . 2 fr. 50  
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**CAUSERIES DU CONTEUR**  
 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 9 juin 1887.

Le dernier numéro de la *Bibliothèque universelle* est excessivement intéressant et varié. Il contient entr'autres quelques pages d'une gaie et agréable lecture, dans lesquelles nous nous permettons de glaner quelques passages.

Ces pages, signées Paul Gervais, ont pour titre :

L'ART D'ÊTRE HEUREUX QUOIQUE MARIÉ.

« Vaut-il mieux se marier ou rester célibataire ? Cette question, qui s'agite dans le monde depuis bien longtemps, n'a pas encore été résolue à la satisfaction générale et ne le sera évidemment jamais. Un vieux philosophe disait : « Mariez-vous ou ne vous mariez pas, quoi que vous fassiez, vous vous repentirez. » C'est aller trop loin ; il y a des époux heureux ; il y a des célibataires qui ne sont point malheureux...

Je me rappelle qu'étant allé annoncer mon mariage à un ami de la famille, qui ne voyait pas le monde couleur de rose, il ne sut trouver d'autre compliment que cette sentence : « Cher ami, vous vous donnez une cravache pour vous fouetter. »

Un prédicateur pessimiste commença une cérémonie de mariage par ces mots : « Mes amis, le mariage est une bénédiction pour le petit nombre, une malédiction pour le grand nombre, une loterie pour tous. Etes-vous décidés à tenter l'aventure ? »

Et, après une pause, il répéta avec emphase : « Etes-vous décidés à tenter l'aventure ? »

Les futurs époux n'ayant pas sourcillé, il se décida à procéder à la cérémonie.

Lord Beaconsfield avait au sujet du mariage une opinion non moins défavorable : J'ai souvent pensé, disait-il, que les femmes devraient toutes se marier, mais aucun homme. »

Peut-être est-ce pusillanimité ? Les gens prudents craignent les aventures ; et le mariage est toujours plus ou moins une aventure. Il y faut de la foi, du courage, et se bien persuader que l'homme qui se marie, comme celui qui va à la guerre, aura à accepter bien des choses....

Être ou n'être pas... marié, question insoluble. Ne vous étonnez pas si les personnes qui ont l'habitude de regarder les deux côtés de chaque question avant de prendre un parti, demeurent indécises toute leur vie devant ce problème, comme cet âne qui se laissa mourir de faim entre deux bottes de foin exactement semblables....

Un jeune homme, qui devait ressembler à Pa-

nurge, s'étant décidé, après mûre délibération, à demander une demoiselle en mariage, alla jeter sa lettre à la poste. Quelques instants plus tard, on le vit qui essayait de la repêcher avec une canne...

Si le mariage était, comme on le prétend, une loterie, rien ne serait plus simple. Voici comment on procède dans la communauté des Frères moraves : Chaque année, à un jour fixé, on met dans une urne les noms des jeunes gens qui désirent prendre femme et, dans une autre, ceux en nombre égal des vierges disponibles. Après une fervente prière, un des anciens plonge à la fois les deux mains dans les urnes et y prend au hasard deux noms qu'on inscrit aussitôt comme conjoints sur le registre de la communauté. La méthode est simple, aisée à pratiquer ; seulement il y faut la foi, une foi naïve et robuste, et la foi n'est pas de tous...

Au fond, le mariage n'est une loterie que pour ceux qui le veulent bien. Si dans le choix d'une épouse vous vous attachez moins aux avantages extérieurs qu'au caractère moral, vous n'avez pas grande chance à courir. Apportez à cette affaire autant de sagacité que vous en mettez à choisir un vêtement, et tout ira bien. Que demandez-vous à votre tailleur, sinon de vous fournir une étoffe qui ait de la solidité plutôt que du brillant, des qualités de durée et de bon teint ?

... Les très jolies femmes sont aisément vaniteuses, sujettes aux caprices. Et, remarque étrange, les très belles femmes sont parfois, — je n'ose pas dire souvent, aussi bêtes que belles. Un artiste me disait un jour : « J'aimerais mieux être condamné à manger du pain sec toute ma vie en face d'un joli minois, que d'être assis à une table somptueuse en face d'un laideron. »

Il l'a eu son joli minois, mais rien avec, ni cœur, ni cervelle. Son pain sec doit lui paraître un peu dur à casser.

Toi, ma Julie, tu n'es pas une belle femme, c'est vrai, mais tu n'en as pas la prétention. Si tes yeux ne sont pas fendus en amande, on y voit transparaître une âme si pure ! Ta bouche est trop grande, peut-être, mais il en sort des paroles si sensées, et le sourire en est si aimable, que je ne troquerais pas ta tête ronde contre le plus beau masque du monde.

Défiez-vous aussi de la jeune personne plus angélique que nature, trop douce, trop soumise, toujours prête à céder. C'est probablement un tyran en herbe.

— Ma chère enfant, disait une mère à sa fille, pendant que celle-ci revêtait sa robe d'épouse, tu acceptes trop aisément les volontés de ton futur mari. Pour moi, je le trouve bien exigeant.

— Laisse-le faire, maman, répondit la tendre jeune fille, ce sont ses dernières volontés !

Lorsque je songeais à prendre femme, ma mère m'avait donné un critère que j'ai trouvé excellent : « De bonne mère, prend la fille. »

On peut en effet juger assez bien de ce que sera une jeune fille en examinant ce qu'a été sa mère, surtout si c'est la fille aînée. Parmi les cadettes, c'est différent : neuf fois sur dix, gâtées par trop d'indulgence, capricieuses, volontaires, elles auront pris le contre-pied de l'exemple maternel. »

Ces quelques extraits ne vous donnent-ils pas l'envie de lire les attrayantes pages de M. Gervais, dont il nous promet la suite dans la prochaine livraison de la *Bibliothèque universelle* ?...

### LA VALSE S'EN VA

M. A. Barine vient de publier un travail intéressant sur la danse, ses origines et son avenir. Nous lui empruntons quelques détails, notamment en ce qui concerne la valse.

« La valse, dit-il, est sortie d'une ancienne danse nommée *tournante*, qui variait suivant les pays et les mœurs des populations. Mais les véritables créatrices de la reine des danses sont les Viennoises ; ce sont elles qui l'ont dévinée et popularisée.

Il y a juste un siècle, en 1787, on jouait à Vienne un opéra d'un musicien espagnol. Quatre personnages y exécutaient une « tournante » qui fut un trait de lumière pour les spectatrices. En un clin d'œil, tout Vienne tourna ; et ce fut la première valse. Tout l'univers civilisé imita Vienne et il y eut une grande joie sur la terre, une joie que la génération présente ne connaît plus, car on ne sait plus la vraie valse. A force de presser la mesure, on a transformé le plus doux berceement du monde en un tourbillon.

La vieille valse allemande était lente et enveloppante. Son rythme caressant vous emportait doucement, doucement ; là tête vous tournait un peu, très peu : une griserie légère et délicieuse donnait la sensation de planer, et le glissement des pieds se fondait en un murmure qui semblait venir de très loin. L'âme devenait alors très passive. Elle subissait la musique, se passionnant avec la mélodie, s'attristant quand elle s'attristait et se réveillant à la joie avec des accords joyeux. Une femme n'est pas complète, ni un homme, s'ils n'ont pas beaucoup aimé la valse et puisé largement dans le trésor de sensations uniques qu'elle réserve à ses initiés. Nais il faut qu'elle soit lente.

Regardez un salon où l'on danse la danse rapide et sautée devenue à la mode. Comme ils se démènent ! quels mouvements sacadés ! quel travail ! quel furie ! Cette danse noble et poétique est devenue un plaisir bruyant ; on danse par hygiène, pour faire de la gymnastique et remplacer un bain de vapeur. Il y a quelques années, dit à ce propos M. Barine, je me trouvais dans une auberge de la Forêt-Noire,

envahie par une noce villageoise qui se préparait à danser. — L'orchestre joua bientôt une valse lente, et deux vieillards aux cheveux blanchis se placèrent au milieu de la salle et commencèrent à valser. On les laissa seuls. C'était le grand-père et la grand-mère de la mariée. Ils ouvraient le bal, et la jeunesse, par respect, les regardait. Ils tournaient, d'un pas monotone et légèrement raidi par l'âge, mais avec un rythme si doux, si harmonieux, qu'on oubliait bientôt leur laideur dure de vieux paysans pour ne voir que la molle cadence du couple vénérable.

Au bout de quelques instants, les deux vieux s'arrêtèrent, l'air las, mais souriant avec fierté de s'être montrés si verts.

Pour apprécier tout le charme, toute la grâce entraînant de la valse, j'ai dû venir dans une auberge de la Forêt Noire... Tout à coup la noce se précipita et entra en branle. L'orchestre pressa la mesure, filles et garçons sautèrent et se bousculèrent avec bruit, et mes illusions s'évanouirent. C'était la valse « trépiquée ! »

La décadence esthétique de la valse n'est qu'un acheminement vers la fin de la danse en général, car le reste ne vaudra pas la peine d'être conservé. Que les ballets d'opéra et de féerie survivent ou non, il n'importe. La seule danse intéressante, la seule qui compte, c'est celle qu'on danse soi-même, de la grange au palais, en sabots ou en souliers de satin ; l'autre n'a pas plus d'importance sociale que les tours des saltimbanques ou les exercices des chiens savants.

On se demande donc tristement pourquoi le monde ne danse plus, et l'auteur que nous citons invoque plusieurs raisons : Les ouvriers sont débilités par la vie de fabrique et aigris par les idées socialistes. Les jeunes gens des classes riches sont épuisés et hébétés par l'excès des leçons et des examens. On n'est plus pieux, et la piété rend gai. Le vin et la bière sont frelatés, et c'en est fait de la légère « pointe » des aïeux : on ne se grise plus, on s'empoisonne. Et tout cela ne donne pas envie de danser.

En résumé, nous sommes moins gais que nos pères, parce que notre santé morale est moins bonne. La vie ne leur était pas plus facile qu'à nous ; mais ils avaient beaucoup plus que nous la faculté de se redresser dès que l'épreuve était passée, et de s'amuser dès que l'ennui était fini. Ils étaient plus patients, plus braves contre l'existence, parce qu'ils étaient moins égoïstes, et ils étaient moins égoïstes, parce qu'ils étaient dévoués à des idées, à des devoirs qu'ils plaçaient au dessus de leurs affections.

Nous ne sommes plus dévoués qu'à nous-mêmes, et c'est si peu intéressant ! On conçoit que cela rende triste et ôte l'envie de danser... et même de valser. »

Ajoutons en terminant que plusieurs écrivains français ne sont pas d'accord avec ce qui précède sur l'origine de la valse. D'après eux, elle n'a point pris naissance en Allemagne, car elle était connue en Provence dès le XII<sup>me</sup> siècle, sous le nom de *volta*. Elle vint plus tard de Provence à Paris, où elle fut à la mode pendant tout le XVI<sup>me</sup> siècle.